



Où se déroula la Coupe du Monde de football en 1942 ? En Patagonie !... Un film de Lorenzo Garzella et Filippo Macelloni, d'après une nouvelle d'Oswaldo Soriano

Brigitte Urbani

► To cite this version:

Brigitte Urbani. Où se déroula la Coupe du Monde de football en 1942 ? En Patagonie !... Un film de Lorenzo Garzella et Filippo Macelloni, d'après une nouvelle d'Oswaldo Soriano. *Cahiers d'Etudes Romanes*, 2020, L'esprit de parodie dans l'aire romane, 40, pp.273-294. 10.4000/etudesromanes.10601 . hal-02983472

HAL Id: hal-02983472

<https://amu.hal.science/hal-02983472>

Submitted on 29 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Où se déroula la Coupe du monde de football en 1942 ? En Patagonie !...

Un film de Lorenzo Garzella et Filippo Macelloni d'après une nouvelle d'Osvaldo Soriano

Brigitte Urbani



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesromanes/10601>

DOI : 10.4000/etudesromanes.10601

ISSN : 2271-1465

Éditeur

Centre aixois d'études romanes de l'université d'Aix-Marseille

Édition imprimée

Date de publication : 27 février 2020

Pagination : 273-294

ISBN : 979-10-320-0257-5

ISSN : 0180-684X

Référence électronique

Brigitte Urbani, « Où se déroula la Coupe du monde de football en 1942 ? En Patagonie !... », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 40 | 2020, mis en ligne le 08 juillet 2020, consulté le 18 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/etudesromanes/10601> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesromanes.10601>



Cahiers d'études romanes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Où se déroula la Coupe du monde de football en 1942 ? En Patagonie !...

Un film de Lorenzo Garzella et Filippo Macelloni¹
d'après une nouvelle d'Oswaldo Soriano

Brigitte Urbani

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

Résumé: La Coupe du monde de football, qui devait avoir lieu tous les quatre ans depuis son institution en 1930, ne put être organisée en 1942 en raison de la Seconde Guerre mondiale. C'est faux, affirment Lorenzo Garzella et Filippo Macelloni dans un génialissime « mockumentary » où, développant une nouvelle de l'écrivain argentin Oswaldo Soriano, ils démontrent, recherches, témoignages et documents d'archives à l'appui, qu'elle eut bien lieu mais... en Patagonie, dans une région du monde épargnée par la guerre. Ce documentaire parodique, sorti en 2012, dénonce les relations entre football, politique et pouvoir, tout en célébrant la valeur humaine et les facultés de cohésion sociale liées aux sports collectifs. Un pur chef-d'œuvre!

Riassunto: I Mondiali di calcio, che dovevano aver luogo ogni quattro anni dalla loro creazione in poi, nel 1930, non poterono essere organizzati nel 1942, a causa della Seconda guerra mondiale. Ma non è vero! asseriscono Lorenzo Garzella e Filippo Macelloni in un genialissimo « mockumentary » dove, sviluppando una novella dello scrittore argentino Oswaldo Soriano, dimostrano, prendendo appoggio su ricerche, testimonianze, interviste e documenti d'archivio, che la Coppa del Mondo fu organizzata ma... in Patagonia, in una zona del mondo risparmiata dalla guerra. Questo documentario parodico, uscito nel 2012, denuncia le relazioni tra calcio, politica e potere, e nello stesso tempo inneggia alla dimensione umana e alle facoltà di coesione sociale legate agli sport collettivi. Un vero capolavoro!

La Coupe du monde de football fut un grand sujet d'actualité en 2018, mais le bel objet que l'équipe de France victorieuse eut la fierté de brandir n'est pas la coupe initialement prévue à cet effet lors de la création de ce championnat en 1930.

1 L'affiche et les photogrammes illustrant cet article sont publiés avec l'aimable autorisation des auteurs et de leur maison de production. Nous les en remercions chaleureusement.

En effet, lors de la première Coupe du monde, et jusqu'en 1970, le trophée remis à l'équipe victorieuse était la coupe Jules Rimet, du nom du premier président de la FIFA. Œuvre de près de 4 kg (dont 2 kg d'or) de l'orfèvre parisien Abel Lafleur, elle représentait une Victoire ailée levant les bras, une coupe entre les mains, et était conservée par l'équipe gagnante jusqu'au tournoi suivant.

La première Coupe du monde, organisée en Uruguay en 1930, fut remportée par l'Uruguay. La deuxième le fut en Italie en 1934 et fut gagnée par l'Italie. La troisième, organisée en France en 1938, fut encore enlevée par l'Italie. Pour celle de 1942 étaient candidats l'Allemagne, le Brésil et l'Argentine, mais en raison de la guerre le championnat n'eut pas lieu. La quatrième se déroula au Brésil en 1950 et fut remportée par l'Uruguay... Et ainsi de suite tous les quatre ans. En 1970, au Mexique, le Brésil la remporte pour la troisième fois et, en vertu du règlement qui prévoyait qu'une équipe ayant gagné le tournoi trois fois la conserverait définitivement, elle y demeure². Pour l'édition 1974, un nouveau trophée est créé, œuvre de l'artiste italien Silvio Gazzaniga. Il représente deux sportifs victorieux soulevant la Terre. Composé à 75 % d'or à 18 carats, il pèse plus de 6 kg. À la différence de la coupe Jules Rimet, les vainqueurs ne la conservent pas jusqu'au Mondial suivant : en dehors des cérémonies protocolaires, elle reste sous clef dans sa vitrine, au musée de la FIFA de Zurich, l'équipe victorieuse n'emportant avec elle qu'une copie en plaqué or.

Il y eut donc un vide entre 1938 et 1950... Pas forcément, avance l'écrivain et journaliste sportif argentin Osvaldo Soriano. Mais pas du tout ! renchérissent deux documentaristes italiens amateurs de foot, Lorenzo Garzella et Filippo Macelloni, qui assurent, preuves à l'appui – le documentaire qu'ils ont réalisé, basé sur des interviews et des documents d'archives –, qu'il y eut bien une Coupe du monde en 1942 et qu'elle se déroula... en Patagonie !

Au départ, la nouvelle d'Osvaldo Soriano

Ancien joueur de football, Osvaldo Soriano est un auteur de romans et nouvelles. Celle qui servit de point de départ au documentaire de Lorenzo Garzella et Filippo Macelloni s'intitule *Le Fils de Butch Cassidy* ; elle appartient à la section *Penser avec les pieds* d'un recueil portant le titre global de *Cuentos de los años felices*³. Courte mais dense et efficace, elle fait le récit d'une Coupe du monde

2 Hélas, elle est volée en 1982 et ne sera jamais retrouvée. Sans doute fut-elle fondue.

3 Le recueil, traduit en italien, est revêtu d'une couverture suggestive (Osvaldo SORIANO, *Pensare con i piedi*, Torino, Einaudi, 1994, 216 p. [*Il figlio di Butch Cassidy*, p. 191-198]). On connaît

dont ne parle aucun livre d'histoire, aucun journal, aucune émission télévisée, car elle se déroula en Patagonie argentine, en 1942. Pourquoi en Patagonie ? Parce que là, outre les autochtones argentins et chiliens et les Indiens mapuches et guarani, travaillaient des ouvriers de toutes les nationalités qui avaient émigré pour des raisons économiques ou politiques, ou qui y avaient été envoyés pour effectuer de grands travaux. Les Italiens œuvraient à la construction de la digue de Barda del Medio, les Anglais construisaient des voies ferrées, les Allemands installaient la première ligne téléphonique reliant le Pacifique à l'Atlantique. Quant aux magasins d'alimentation, beaucoup étaient tenus par des Espagnols, des Italiens, des Polonais et des Français.

Arrivés les derniers, les Allemands apportaient « le premier ballon du monde muni d'une valve automatique », un ballon de leur invention (disaient-ils), parfaitement rond et sans lanières. Fiers de leur bel objet, ils proposent aux travailleurs du chantier un match international. Les Argentins acceptent et sont vite battus. Constatant la diversité des nations présentes dans ce creuset, les Allemands lancent l'idée d'un championnat mondial dont ils sortiront forcément vainqueurs, une victoire qui sera immortalisée par le premier coup de fil téléphonique à Berlin ! L'arbitre en sera William Brett Cassidy, fils naturel du célèbre bandit Butch Cassidy, qui passa quelques-unes de ses dernières années en Patagonie.

C'est ainsi qu'est mis en place un Mondial à échelle réduite. Trois terrains de foot sont aménagés à coups de machette, les équipes sont tirées au sort... Il en résulte trois finalistes : les Allemands, les Italiens et les Mapuches. Hélas, les Italiens sont battus et perdent leur titre de champions. La finale se joue entre Allemands et Mapuches, une finale interminable marquée – effectivement – par le premier coup de fil téléphonique, par lequel le Führer exige un résultat ! Entre-temps, malgré une pluie diluvienne qui a transformé le stade en bournier, le match continue, jusqu'au but décisif, marqué par l'équipe mapuche ; mais l'arbitre W. B. Cassidy, corrompu par les Allemands, refuse de le reconnaître.

Au début et à la fin du récit, le narrateur a soin de présenter cette histoire comme inconnue des livres, évidemment, et incertaine. Il en a eu connaissance grâce aux mémoires de son oncle Casimir qui fut co-arbitre. Mais ces mémoires, reconnaît-il, sont « fantaisistes », lacunaires, « pleins d'erreurs historiques » et de « folies » ; par moments l'oncle semble confondre les événements... mais faute d'autre témoin fiable, on ne peut que s'y fier.

la passion portée par le public italien au foot : non seulement la photo illustrant la couverture représente un gardien de but s'envolant dans les airs, mais le titre de la section *Penser avec les pieds* est devenu le titre de tout le volume. Il est vrai que nombre de nouvelles traitent de foot.

Cette nouvelle, qui s'inscrit dans le courant du réalisme magique cher à García Márquez, offre une délicieuse parodie des Coupes du monde de football et, plus généralement, des matchs au cours desquels les passions se déchaînent et où tous les coups finissent par être permis.

La parodie consiste généralement à rabaisser avec ironie et humour une grande œuvre ou un grand événement. Quel événement plus grand, pour les passionnés de foot, qu'une Coupe du monde ? – temps fort pour lequel les pays candidats rivalisent et des sommes astronomiques sont dépensées en logistique tandis que tous les yeux sont braqués sur les écrans. La parodie, dans cette nouvelle, joue sur la décontextualisation, l'appauvrissement extrême des moyens et la carnalisation. Pas de stade grandiose mais des terrains débroussaillés au mieux, des portes sans filets aux dimensions approximatives, des règles du jeu d'un flou extrême car personne ne se les rappelle précisément. Enfin, arbitre et joueurs sont loin d'être des professionnels : le tirage au sort des équipes s'effectue à la courte paille, William Brett Cassidy n'a pas de sifflet mais un revolver, les premiers joueurs sont des bandes d'ivrognes qui multiplient les clowneries sur le stade et aucun respect n'est porté à la déontologie. Les irrégularités sont fréquentes, souvent cocasses : les Italiens aveuglent les Allemands avec de la poudre de piment, les Allemands piquent les adversaires à coups d'épingle, les gardiens de but éloignent les joueurs en leur lançant des pierres, etc. Mais une critique, ô combien actuelle, est bien présente, celle de la corruption, pratiquée ici par les Allemands dont la vanité est telle – ils apportent la civilisation ! – qu'ils refusent absolument d'envisager de perdre : d'abord contre les Italiens à qui ils volent le titre de champions du monde, qui plus est contre les Mapuches.

Le film documentaire de Lorenzo Garzella et Filippo Macelloni reprend et développe cette nouvelle courte mais dense en l'amplifiant et en l'enrichissant, pour le plus grand bonheur du public.

Lorenzo Garzella et Filippo Macelloni :
*Il Mundial dimenticato. La vera incredibile storia
dei Mondiali di Patagonia, 1942*

Lorenzo Garzella (1972) et Filippo Macelloni (1965), auteurs de courts-métrages et de documentaires, fondateurs en 2001 de la société NANOF (productrice – entre autres – de documentaires), ont écrit ensemble et coproduit avec la RAI *Il Mundial dimenticato. La vera incredibile storia dei Mondiali di Patagonia, 1942*. Le film a été présenté au Festival de Venise 2011 et est sorti dans les salles en 2012 (cf. l'affiche du film, fig. 1).

Récompensé dans plusieurs festivals, parfois projeté comme un vrai documentaire – par exemple lors du Festival du cinéma italien d'Annecy de 2012 –, c'est un film de 1 h 30, lui-même très riche et dense. Son long titre peut interpeller le spectateur s'il est connaisseur en matière de football, car un clin d'œil lui est adressé par le contraste présent dans le sous-titre : « vera incredibile storia ». Lorenzo Garzella le définit comme un « mockumentary », un « mocumentaire », un film utilisant parodiquement la forme du documentaire pour présenter des événements fictifs, un « faux documentaire » en somme, un « documentaire canular », ou même un « documenteur⁴ ». Il avait auparavant élaboré avec Filippo Macelloni un « vrai » documentaire d'environ 1 h 30 également retraçant l'histoire de la coupe Jules Rimet : *L'incredibile storia della Coppa del Mondo*, sorti en 2010⁵.

En règle générale, le but d'une parodie n'est pas uniquement ludique : la parodie permet aussi d'analyser ou de commenter l'actualité tout en utilisant la fiction⁶. Mais à la différence du narrateur de la nouvelle de Soriano, qui d'entrée exprimait des doutes quant à l'authenticité des faits, ici tout est mis en œuvre pour convaincre le spectateur.

Alors que chez Soriano l'idée de Coupe du monde était lancée par les vaniteux Allemands et les matchs organisés avec les moyens du bord, ici c'est un riche juif hongrois ayant fui le nazisme, le comte Otz, qui organise la Coupe. Convaincu qu'en ces douloureux temps de guerre, le Mondial apportera la paix, il contacte le président de la FIFA, Jules Rimet en personne, et inonde de lettres et de télégrammes les fédérations de sport européennes. Au final, et malgré les efforts déployés, pas de réponse favorable ; mais le tournoi est bel et bien organisé et le célèbre trophée envoyé depuis l'Italie. Comme chez Soriano, l'arbitre choisi est William Brett Cassidy.

Pas d'histoire intéressante sans amourette. L'autre pôle narratif du film est la conquête de la très jolie fille du comte, Hélène, jeune artiste photographe arrivée depuis peu en Patagonie pour échapper elle aussi aux persécutions nazies, bientôt rejointe par son amoureux, Klaus Kramer, soldat et excellent footballeur, mais vite séduite par le bel Indien mapuche Nahuelputa, surnommé le Tigre, lui aussi un as du ballon.

4 Interview donnée lors de la sortie du film, disponible en ligne sur YouTube : <https://www.youtube.com/watch?v=z-jPP5M3v0A>.

5 *Rimet. L'incredibile storia della Coppa del Mondo*, et *Il Mundial dimenticato. La vera incredibile storia dei Mondiali di Patagonia, 1942*, sont accessibles en ligne (sur YouTube pour le premier, à l'adresse <https://www.youtube.com/watch?v=nHhA894C1aQ>, sur Vimeo pour le second, à l'adresse <https://vimeo.com/channels/906662/63227599>).

6 Cf. Daniel SANGSUE, *La parodie*, Paris, Hachette, 1994.



Fig. 2.

Les matchs s'enchaînent. En l'absence de joueurs professionnels, Italiens et Allemands n'ont pas grand mal à remporter des victoires, mais les Mapuches aussi se révèlent être de très bons joueurs. Lors de la demi-finale, les Italiens ont la douleur et le dépit d'être battus par les Allemands (qui ont corrompu l'arbitre) et de perdre leur titre de champions du monde. La finale voit s'affronter les Allemands et les Mapuches, et surtout les deux rivaux en amour, le champion du tir au but Klaus Kramer et le gardien de but Nahuelfuta aux yeux ensorceleurs. Hélas, alors que les deux équipes sont à égalité et qu'un nouveau but vient d'être tiré, un déluge s'abat sur la région, causant la rupture de la digue de Barda del Medio; une immense vague, de type tsunami, se déverse sur le stade, mettant fin à cette Coupe du monde hors norme.

Comment connaissons-nous tous ces détails ? Par le photographe officiellement engagé pour couvrir l'événement, un Italien émigré, génial inventeur de machines et de techniques sophistiquées (fig. 2), qui filma les menus et grands moments de ces journées épiques⁷, et même, juste avant de mourir noyé, le but final, un but attribuant la coupe non pas aux Allemands mais... aux Mapuches !

7 Le reportage avait pour ambition d'égaler celui effectué à l'occasion des Jeux olympiques de Berlin par Leni Riefenstahl (1902-2003), remarquable réalisatrice et photographe allemande (écartée du monde du cinéma après 1945 pour avoir été associée à la propagande du Reich).

En outre le film montre que, contrairement au cadre de la nouvelle de Soriano, ce Mondial s'est déroulé non pas sur un terrain débroussaillé au mieux à la machette, mais dans un stade immense pourvu de larges tribunes et de loges régaliennes pour les personnalités, et qu'y assiste une foule de spectateurs, arrivés en train, en diligence, à cheval ou à pied.

Un film, donc, qui situe la parodie à la fois sur le fond et sur la forme : parodie des Coupes du monde de foot et parodie des documentaires les plus sérieux. Ou, plus exactement, parodie des Coupes du monde se présentant comme un authentique documentaire issu de recherches approfondies et utilisant la forme du pastiche. Mais une parodie dont le but ludique est également au service de la satire, quand il s'agit de dénoncer les comportements de certaines équipes et, par la même occasion, de stigmatiser les rapports entre sport et politique, entre sport et pouvoir.

Un film pastichant la forme d'un authentique documentaire

Le film opère un va-et-vient entre deux époques : la nôtre et l'année 1942. Entièrement réalisé en langue originale (espagnol, allemand, italien avec, occasionnellement, voix off ou sous-titrages italiens), il suit l'enquête de Sergio Lewinsky (fig. 3), un authentique écrivain et journaliste argentin spécialisé dans le football. Depuis longtemps Lewinsky rassemblerait des documents sur cette mystérieuse et fantomatique Coupe du monde de 1942 qui, en Patagonie, est devenue une légende que personne ne semble mettre en doute. Du début à la fin du film, nous suivons Lewinsky dans son parcours à travers l'Argentine ; sa petite voiture rouge sillonne les longues routes désertes de Patagonie, rythmant les différents moments de l'enquête.

Le point de départ du film est un extrait de journal télévisé informant de la mystérieuse découverte, dans un champ de fouilles paléontologiques, à côté d'os de dinosaures, d'un squelette humain embrassant une caméra capable de filmer sous l'eau, objet très rare en ces lieux. Grâce à la présence de cette caméra, le squelette est identifié par le petit-fils de son propriétaire : il s'agit de Guillermo Sandrini, le photographe chargé de filmer la Coupe du monde de 1942. La pellicule demeurée à l'intérieur de l'appareil pourrait-elle révéler le secret du score final ? Car il s'agit bien de secret, tout le déroulé du film le montrera.

Le film qui en résulte, d'une durée de plus de trois heures, *Olympia. Les Dieux du stade*, est accessible en ligne (à l'adresse <https://www.youtube.com/watch?v=bNnDBAdF2sI>).



Fig. 3.

L'enquête a amené Sergio Lewinsky à interviewer beaucoup de monde, dont des personnalités du sport reconnues pour avoir été des champions en leur temps : l'Italien Roberto Baggio, l'Anglais Gary Lineker, l'Argentin Jorge Valdano, le Brésilien Joao Havelange, président de la FIFA de 1974 à 1978. Il interviewe de célèbres journalistes sportifs comme l'Italo-Brésilien Darwin Pastorin, l'Uruguayen Victor Hugo Morales, mais aussi des personnalités du monde de la recherche comme Osvaldo Bayer, historien et écrivain journaliste argentin, ou Pierre Lanfranchi, historien du sport et professeur à Leicester. D'autres personnes, bien que leur nom et leur fonction s'inscrivent sur les images, sont peut-être moins authentiques, comme le journaliste de Rio Negro, Raul Castroni, un historien allemand professeur à Berlin ou un historien du cinéma interrogé à Cinecittà. L'enquêteur nous conduit également au musée du football de Preston, aux archives Luce de Rome, dans une fondation new-yorkaise dédiée aux femmes photographes, et chaque fois nous entendons des personnes dont le nom apparaît à l'écran. En somme un mélange d'individus interprétant leur propre rôle et d'acteurs cachés sous d'autres noms.

À de nombreuses reprises interviennent de prétendus authentiques témoins de l'événement, désormais octogénaires, dont quatre joueurs de la fameuse Coupe : un Italien, un Écossais, un Allemand et un Mapuche. Mais à l'occasion apparaissent aussi un authentique spectateur – un vieil émigré italien propriétaire d'une *pulperia* (épicerie-bar) – et des Mapuches d'aujourd'hui qui relatent les récits de leurs grands-parents. Enfin, à Berlin, nous rencontrons

la fille de la belle Hélène, encore en possession de lettres de sa mère. Mais celui qui est le véritable moteur de l'enquête filmée est le petit-fils du photographe italien, qui a conservé les instruments de son grand-père et – surtout – une série de bobines relatives à la fameuse Coupe!

Environ la moitié du film est en noir et blanc, car constituée d'images présentées comme étant d'époque, dont beaucoup portent l'estampille « Luce ». Elles alternent avec le cheminement de l'enquête de Lewinsky: elles en sont l'illustration et entretiennent tout au long du film un climat d'authenticité, comme sont censées le faire les images d'archives. Tout prête donc à croire à une véritable enquête, où la recherche (filmée en couleurs) s'appuie sur des documents d'époque (en noir et blanc).

Mais si on y regarde de plus près (et même dès le premier visionnage), quantité de petits indices détonent et mettent le spectateur averti sur la piste du canular (ou font sourire le spectateur naïf). Par exemple le crâne de dinosaure, première image du film (fig. 4), puis les dinosaures factices installés sur les panneaux routiers; les oies qui passent en se dandinant devant la *pulperia*; la nomination du comte Otz comme « ministre des Sports du Royaume de Patagonie »; les armoiries du « Royaume de Patagonie » (en français) dans le palais désormais en ruine du comte Otz; la disproportion entre la fortune personnelle d'un comte, même ministre, et les moyens mis en œuvre pour construire un stade gigantesque, pourvu de colossales tribunes.

Étonnant aussi le choix du fils de Butch Cassidy comme arbitre (fig. 5). Certes, dans le film il est muni d'un sifflet, mais en cas de contestation il se sert de son revolver car en Patagonie, explique-t-on, les actes de violence, sur le stade ou avec le public, sont fréquents, nécessitant l'intervention de la police ou de l'armée. Otz engagea donc William Brett Cassidy (dont la tête était mise à prix) car, est-il précisé, « il avait les qualités requises pour arbitrer le Mondial ».

Les vêtements de certains personnages prêtent à sourire, car si, comme de juste, les joueurs portent maillot et short, les personnalités présentes sur le stade, et notamment l'arbitre, sont en chapeau, veste et pantalon court mettant bien en vue leurs chaussettes hautes (fig. 6).

Ajoutons à la liste certains éléments cocasses du défilé traditionnel des équipes autour du stade, chaque équipe arborant son emblème: celui des Anglais est... un plateau avec théière et tasses de thé, tandis que l'équipe allemande exhibe sur les maillots une éclatante croix gammée (et encadre celui qui sera son champion, Klaus Kramer, chaussé de lunettes rondes fort voyantes et portant fièrement son ballon). Surprenantes sont également les inventions farfelues du photographe qui lui permettent de filmer les matchs au plus près et sur toutes les coutures: le « ciné-casque », le bouquet de ballons grâce auquel il s'élève dans les airs et filme

Où se déroula la Coupe du monde de football en 1942 ? En Patagonie!...



Fig. 4.



Fig. 5.



Fig. 6.

d'en haut (fig. 7), ou la trappe qui se soulève au milieu du stade... De même que les pirouettes et jeux de ballon des joueurs sud-américains, telles les acrobaties sur le stade de certains joueurs chiliens membres d'un cirque, ou du Mapuche marquant un but avec les pieds tout en faisant l'arbre droit.

Et bien d'autres détails : notamment à la fin, quand la pellicule, restaurée par un laboratoire de Buenos Aires et projetée dans le cinéma Gaumont devant tous les acteurs liés à l'événement, se révèle parfaitement déchiffrable, malgré le brouillage des images. On voit le ballon franchir la porte, la coupe Jules Rimet officiellement remise entre les mains du capitaine mapuche... Certes la technique peut faire des miracles, mais jusqu'à un certain point.

Un pastiche parodique, donc, mais dans quel but ?

Une image peu glorieuse des hommes du Reich

Il est évident que ce n'est pas le principe des Coupes du monde en soi qui est parodié, ni même le football, car nos deux cinéastes sont amateurs de foot, et le foot est ici montré, de façon ludique, sous son meilleur jour. Ce qui est dénoncé, c'est la manière éhontée dont la politique se sert du sport comme instrument de pouvoir (ou de validation de pouvoir), n'hésitant pas à recourir à la violence ou à la corruption ; mais c'est aussi le racisme, ici illustré moins par la haine envers les juifs (le maître d'œuvre, le comte Otz, est lui-même juif) que par le mépris envers les populations indiennes.

Osvaldo Soriano n'était pas tendre envers les Allemands. Lorenzo Garzella et Filippo Macelloni, qui ont ajouté à l'intrigue l'idylle Hélène-Klaus et la rivalité Klaus-Nahuelfuta, s'en donnent à cœur joie. Klaus, toutefois, fiancé à une jeune fille juive, n'appartient pas à la catégorie des « méchants » ; il n'est présent en ces lieux que parce qu'il a demandé à partir (il écrit dans une lettre à Hélène qu'il hait les nazis mais s'engage pour se rapprocher de sa bien-aimée) ; ce sont ses compagnons de jeu et le gouvernement qu'ils représentent qui sont pris pour cibles.

Comme chez Soriano, les Allemands sont en Patagonie pour la construction de la ligne téléphonique qui reliera Atlantique et Pacifique, et ils sont fermement décidés à gagner la Coupe du monde et à en communiquer aussitôt la nouvelle à Berlin par téléphone⁸.

8 Signalons que l'Histoire de la Coupe du monde, la vraie, rapporte que les Allemands, après la destitution de Mussolini, cherchèrent à s'emparer de la coupe, demeurée à Rome chez un dénommé Ottorino Barassi : heureusement ce dernier l'avait cachée dans une boîte à chaussures, sous son lit, et les nazis ne la trouvèrent pas.

Où se déroula la Coupe du monde de football en 1942 ? En Patagonie!...



Fig. 7.

Le précieux héritage de bobines laissé par le photographe Guillermo Sandrini permet de visionner l'arrivée triomphante des soldats du Reich. La pellicule est un désopilant morceau de bravoure où la morgue des Allemands est caricaturée autant par la force des images que par le ton agressif et implacable du discours retransmis par la bande-son sur fond de musique militaire vigoureusement rythmée :

Le Reich a débarqué en Amérique du Sud. Nos valeureux techniciens sont déjà en train d'installer la première ligne téléphonique de l'Atlantique au Pacifique à travers les Andes et les landes d'Argentine. Loin du front et des regards indiscrets de l'ennemi a été installé un laboratoire moderne pour les tests physico-athlétiques et le développement locomoteur. Les valeureux jeunes gens qui les premiers testeront les nouvelles techniques sont les membres d'une délégation militaire de football. Outre le développement de l'art de la guerre, l'objectif est de relancer l'équipe nationale de football vers les sommets mondiaux de ce sport si cher au peuple germanique, comme il convient à la race aryenne et comme notre bien-aimé Führer en a exprimé plusieurs fois le désir.

Aussitôt après, nous sommes en présence d'un historien allemand, lequel explique qu'Hitler souhaitait mettre un pied en Amérique, et que le prétexte avancé fut la ligne téléphonique traversant les Andes. Parmi les militaires envoyés, explique-t-il, se trouvaient quelques joueurs professionnels. Son but lors de ce prétendu Mondial était d'exploiter la victoire dans un but de propagande. Le reportage du match Allemagne-Angleterre suit cette ligne de vanité agressive :

Sieg in Patagonia

Le Reich peut bomber le torse aux quatre coins du monde, prêt à accepter tous les défis. Une audacieuse délégation a pris part à un tournoi international dans la lointaine Patagonie argentine. Lors du premier match, nos joueurs ont écrasé l'Écosse. 1, 2, 3, 4. 4 à 0 ! Cette très large victoire laisse présager un facile succès dans la finale du tournoi que certains vont jusqu'à appeler « la Coupe du monde de 1942 ».

Toute la partie du documentaire qui traite du jeu des Allemands – un jeu violent, mêlé de tricheries – est ponctuée par les avis discordants des anciens joueurs octogénaires, l'Italien et l'Allemand quand il est question de la demi-finale Italie-Allemagne, puis l'Allemand et le Mapuche quand on en arrive à la finale. Dans les deux cas, les accusations portées sont les mêmes : non seulement les Allemands commettent des fautes impliquant des penaltys que curieusement l'arbitre W. B. Cassidy ne sanctionne pas, mais encore il décèle des fautes inexistantes chez le camp adverse, impliquant des penaltys tirés par le champion Klaus Kramer, et refuse d'accorder les buts quand ils sont au détriment des Allemands. Lors de la demi-finale Allemagne-Italie, comme le montrent les extraits de film en noir et blanc, il va jusqu'à tirer des coups de revolver. Le documentaire ne mentionne pas explicitement que le bandit-arbitre est payé pour cela, mais on le comprend aisément, et la toute fin du film confirme la vénalité du personnage : les Allemands refusant que la coupe soit remise aux Mapuches, il s'ensuit une bagarre, on voit l'arbitre sortir en douce, le trophée à la main, suivi d'un complice à cheval et... adieu la coupe !

Comme dans tout documentaire sérieux, témoins et historiens sont interrogés. Le va-et-vient entre les deux parties est particulièrement savoureux : l'Italien affirme que les rencontres avec les Allemands étaient toujours mouvementées, qu'elles ne finissaient jamais sans coups de poing et insultes, que « les Allemands se sentaient supérieurs, qu'ils mettaient toujours Hitler en avant ». À quoi l'Allemand répond qu'ils avaient le devoir de gagner, de démontrer qu'ils étaient supérieurs aux autres. Il ajoute que les Italiens étaient incorrects, qu'ils jetaient du piment dans les yeux des adversaires ; ce que dément bien sûr le vieil Italien, ajoutant que l'arbitre, qui sifflait trop de penaltys, avait dû recevoir des pots-de-vin. C'est absolument faux, s'indigne l'autre : jamais leur chef n'aurait osé corrompre l'arbitre ! À propos de la finale, le vieux propriétaire de la *pulperia* confirme : « Nous les Italiens nous voulions que ce soit les Mapuches qui gagnent car les Allemands étaient odieux et insupportables. »

C'est lors de la finale Allemands-Mapuches que la tension atteint son comble, car si les Allemands ont le génial tireur à lunettes Klaus Kramer⁹, les Mapuches ont le génial gardien de but Nahuelfuta. Or il est impensable que les Allemands perdent contre les Mapuches, ces derniers étant considérés par eux comme une race inférieure, les derniers de la Terre. D'où, la veille de la finale, des exactions d'une telle violence contre le village mapuche et ses joueurs que le vieux Mapuche n'a pas pu jouer le lendemain, les Allemands lui ayant brisé la clavicule. D'où également, le jour du match, une rangée de militaires nazis le long du stade.

Quels témoins vivants avons-nous alors de l'issue de la partie ? Aucun, car l'ex-joueur allemand prétend avoir été malade, et donc contraint de garder le lit. Cependant, ajoute-t-il aussitôt, il est absolument certain que ce sont les Allemands qui ont gagné !

Mais comment se fait-il que rien n'ait filtré, que cet épisode soit demeuré inconnu ? Le journaliste Victor Hugo Morales, interrogé sur ce qu'il sait de cette Coupe du monde, reconnaît en avoir entendu parler, et avance : « Étant donné que c'est le pouvoir qui décide ce qui doit demeurer dans les mémoires, il est probable qu'aucun pouvoir n'a eu intérêt à évoquer ce tournoi. » L'explication, nous en avons un début avec un document retrouvé – raconte un historien allemand – dans les archives du Reich : un télégramme où il est explicitement ordonné d'exalter la victoire si l'Allemagne gagne, mais d'« ensabler » l'affaire si elle perd. Et voilà pourquoi l'affaire a été « ensablée » : la pellicule restaurée par le laboratoire témoigne clairement de la victoire des Mapuches, une victoire remportée sans subterfuges, car si le brillant Nahuelfuta jusque-là pouvait, de ses yeux magiques, hypnotiser les tireurs, les contraignant à lancer le ballon dans ses bras, il a été exclu du stade par W. B. Cassidy, sous la menace du revolver (fig. 8), et c'est donc sans trucage, sans opération magique qu'au final les Indiens ont gagné.

Parodie à but satirique, donc, notamment quant à l'exploitation du sport par le pouvoir politique, mais aussi éloge humoristique du rôle positif du foot au niveau des relations humaines.

Un hymne au sport et à la paix entre les hommes

En effet, la principale valeur ajoutée du film de Lorenzo Garzella et Filippo Macelloni à la nouvelle d'Osvaldo Soriano concerne les bienfaits du sport

9 Un élément inspiré d'un détail de la nouvelle d'Osvaldo Soriano, où le but allemand qui est fatal aux Italiens est tiré par un ingénieur à lunettes.

aux niveaux humain, social et politique. Quand le comte Otz décide d'organiser la Coupe du monde en Patagonie, c'est précisément pour les raisons qui empêchent sa tenue ailleurs. L'Europe est en guerre: le comte se présente comme celui qui pourrait aider à rétablir la paix. Nommé ministre des Sports par le roi de Patagonie, il écrit une lettre à Jules Rimet: ayant appris avec chagrin que la FIFA n'organiserait pas de Coupe du monde en 1942 à cause de la guerre (le « désastre qui s'est abattu sur le football mondial et sur toute l'humanité »), il a l'honneur de présenter, pour la tenue de ce championnat, la candidature du royaume de Patagonie. Comme le souligne l'historien du sport Pierre Lanfranchi, Jules Rimet, très réceptif à la proposition, voulait donner son accord, convaincu qu'un tel événement arrêterait la guerre; mais il n'est pas suivi. Le comte Otz envoie alors un télégramme à toutes les fédérations:

Les raisons qui empêchent la tenue de la Coupe du monde en Patagonie sont les mêmes que celles qui ont causé la guerre en Europe *stop* L'imbécillité infernale des régimes, l'inutilité de la diplomatie, la machine de la bureaucratie ne tueront pas ce sport *stop* Cette fois c'est le contraire qui se produira!

Une argumentation explicitée lors du discours d'ouverture qu'il prononce pendant qu'autour du stade défilent les joueurs des différentes équipes:

Ce jour est un jour mémorable pour notre communauté, pour le football, pour la culture mondiale. On pense que c'est moi « le fou »? Mais que nous offre le sage monde civilisé? Que nous offre l'Europe? La guerre, la violence institutionnalisée, les déportations, le racisme, l'intolérance, le sport sujet à la volonté des régimes, la FIFA tenue en otage. Notre championnat du monde est le plus moderne de tous parce qu'il va au-delà de la technique et des règles, parce qu'y sont représentées les nations et les races injustement oubliées et opprimées par les politiques. C'est le sport en soi qui triomphe, le jeu, le geste.

Il la réitérera du haut des tribunes, au nom de l'égalité des races, avant le coup d'envoi de la finale Allemagne-Mapuches:

Voltaire disait: « Je ne suis pas d'accord avec tes opinions mais je suis disposé à donner ma vie pour que tu puisses t'exprimer et vivre librement. » Aujourd'hui, dans notre stade, les nazis allemands pourront gagner la Coupe du monde contre les Mapuches. Jamais le contraire n'aurait pu arriver: que le peuple mapuche puisse disputer un tel match dans un stade du Reich. Je suis fâché que la FIFA ne reconnaisse pas ce match, que l'Argentine ne reconnaisse pas ce tournoi, que le Vatican ne reconnaisse pas ce tournoi, que le monde ne reconnaisse pas ce tournoi. Mais Dieu, s'il existait, reconnaîtrait ce tournoi!

Car le racisme envers les Indios ne concerne pas les seuls Allemands. Au cours du film il a été mentionné que ni le Chili ni l'Argentine n'ont pu former



Fig. 8.

une équipe, car ils auraient dû recourir aux Mapuches et aux Guaranis, ce qu'ils ne voulaient à aucun prix.

Ce documentaire, où les joueurs sont évoqués avec un humour délicieux, exalte aussi la sympathique beauté des matchs disputés par des non-professionnels enthousiastes. Ont été réunies douze équipes formées de mineurs, de cantonniers, d'ingénieurs, de pêcheurs, de militaires, de révolutionnaires en fuite, d'exilés. L'équipe italienne est constituée d'ouvriers travaillant à la digue de Barda del Medio, des hommes à l'œuvre de dix à douze heures par jour, allant s'entraîner ensuite sous la houlette d'un corpulent capitaine calabrais, un « grassone » qui, reconnaît le vieux joueur italien, fait de son mieux. L'équipe anglaise est respectée pour son fair-play, l'équipe polonaise est composée de missionnaires « imprudemment évangéliques ». Quant aux Mapuches, lorsque le comte Otz leur propose de former une équipe autonome, le chef de la tribu relève le défi avec enthousiasme, comme le rappelle allègrement sa petite-fille (« Le grand jour est venu ! Nous allons faire voir aux Européens qui nous sommes ! »). Seuls les Allemands, Klaus Kramer mis à part, sont stigmatisés : même aujourd'hui ils ont du mal à relater les faits et ne veulent que se déculpabiliser, comme en témoigne le vieil ex-joueur qui refuse de croire aux accusations portées contre son équipe. Il est évident qu'il y avait un secret, admet-il toutefois, mais il était malade ce jour-là. Et puis, se défend-il, nous nous contentions d'obéir aux ordres, nous étions des soldats, non des philosophes. Néanmoins il reconnaît qu'en ces années dangereuses, le foot leur permettait de garder le moral.

Quant à la rivalité, lors de la finale, entre les deux soupirants de la belle Hélène, ce n'est pas le nationalisme qui les anime, mais le désir de gagner le cœur de la jeune femme, et leur affrontement est très humoristiquement représenté par un gros plan sur les deux paires d'yeux des joueurs (fig. 9 et 10), gros plan qui sera réitéré plus loin quand, comprenant que Nahuelfuta use de son regard hypnotique pour le dominer, Klaus enlève ses lunettes avant de tirer.

Un film ludique au service du football

La parodie est un genre flou, faute d'avoir été théorisé de longue date comme l'ont été les autres genres littéraires. Tantôt on la distingue du pastiche ou de la satire, tantôt on l'y assimile; et certes, dans le cas de notre film, pastiche et satire sont bien présents. Selon Genette¹⁰, la parodie est un exercice essentiellement ludique, même si elle peut avoir une portée critique, sociale et politique. Or c'est bien le cas de ce génial *mockumentary* qui, dans le cadre d'une enquête journalistique, reproduit et agence avec humour journal télévisé, émissions documentaires, vrais et pseudo-films d'époque, interviews mêlant authentiques personnalités et personnages fictifs, pour réinventer un objet d'enquête – une Coupe du monde fantomatique – parodiant l'événement sportif qui de nos jours mobilise sans doute le plus grand nombre de spectateurs et d'auditeurs. Un grand événement renvoyé aux confins de l'Amérique du Sud, dans les zones extrêmes de notre globe, et où triomphent en finale les populations jugées à l'époque comme étant les moins dignes. Et c'est le décalage entre la vision du monde de 1942 et celle d'aujourd'hui qui permet aux cinéastes de traiter avec humour cette fabuleuse histoire où les Allemands n'ont pas la part belle.

L'humour et les clins d'œil foisonnent tout au long des quatre-vingt-dix minutes que dure le film, notamment dans les épisodes en noir et blanc. Par exemple, lors de la demi-finale Angleterre-Mapuches, alors qu'on soupçonne les Indiens de consommer des substances dont ils tirent leur force – mais il est précisé qu'à l'époque le dopage n'est pas interdit –, la pellicule en noir et blanc montre le capitaine mapuche distribuant à ses hommes un breuvage puisé dans un chaudron et, aussitôt après, les joueurs anglais dans leurs vestiaires, se faisant masser et buvant... une tasse de thé! Et la voix off d'ajouter que l'effet n'est pas le même.

Un autre clin d'œil, perceptible du moins à une seconde vision du film, concerne les articles de journaux parus à l'époque et relatant ce tournoi mondial: plusieurs

10 Gérard GENETTE, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.

Où se déroula la Coupe du monde de football en 1942 ? En Patagonie!...



Fig. 9 et 10.

apparaissent au sein de pages écrites en espagnol et semblent effectivement d'authentiques articles, mais d'autres se détachent sur fond de texte pastichant le latin (fig. 11). De même d'ailleurs que le catalogue d'une exposition de photos de superbes nus masculins (en fait Klaus et Nahuel futa) réalisées par la belle Hélène, où les clichés sont encadrés de commentaires en *latinorum*.

Autre élément récurrent tout à fait délicieux: le récit des différents matchs est illustré non seulement par des extraits de films en noir et blanc et des coupures de journaux d'époque, mais aussi par un vieux catalogue aux images colorées qui reproduit (ou anticipe) les albums Panini d'aujourd'hui dans lesquels les enfants aiment tant coller les figures représentant les joueurs des différentes équipes (fig. 12).

On pourrait citer quantité d'autres petits détails charmants, comme l'enquêteur Sergio Lewinsky parlant devant une table garnie de petits joueurs de foot miniatures, ou l'ex-joueur italien mimant tel ou tel moment d'un match et utilisant, pour figurer hommes et portes, les boulettes de pain, salières et verres restés sur la table. Ou encore, pour une oreille avertie, l'information

selon laquelle le trophée Jules Rimet de 1942 serait bien la vraie coupe, louée et envoyée de Rome jusqu'en Argentine par un certain... Brigheller (ou Brighella) et non pas, selon une autre rumeur, une copie commandée par le comte Otz à un orfèvre, ce qui signifierait que celle mise en jeu au Brésil en 1950 serait fausse, la vraie ayant disparu en Patagonie, volée par W. B. Cassidy!

Il Mundial dimenticato est un film qui, assurément, mérite d'être vu, y compris par les profanes en matière de football qui ne s'ennuieront pas un instant. Dans le domaine de la littérature, on sait qu'une parodie doit concerner une œuvre célèbre, consacrée, mais que si le lecteur ne reconnaît pas l'hypotexte, la parodie n'atteint pas son but. Dans le cas de notre film, tout le monde a déjà vu des documentaires d'enquête, et la Coupe du monde est un événement notoire. Néanmoins un profane en matière de football peut ne voir dans ce film, surtout s'il est présenté comme un documentaire – et ce fut le cas au Festival d'Annecy –, qu'une enquête passionnante semée d'images pleines d'humour d'où les Allemands ressortent penauds, et, fidèle au pacte de lecture qui lie le lecteur au texte et le spectateur au film, croire séraphiquement, presque jusqu'au bout, aux preuves et argumentations avancées. Car l'ensemble est si bien organisé, si parfaitement monté, le mécanisme si bien huilé que l'on s'y laisse aisément prendre. Mais ensuite, quand la fin – plus exactement les images accompagnant le générique de fin, qui mentionnent brièvement ce que sont devenus les protagonistes – laisse clairement apparaître qu'il s'agit d'un canular (Nahuefuta s'est engagé comme dompteur de tigres dans un cirque, mais l'affaiblissement de ses dons hypnotiques lui a été fatal; Klaus Kramer a ouvert un magasin d'optique à Strasbourg, etc.), alors, le suspense levé, le spectateur n'a qu'une envie : revoir ce faux documentaire, ce *documenteur*, et en savourer les détails.

Au tout début du film l'historien argentin Osvaldo Bayer, interrogé sur cette fameuse Coupe du monde, répondait : « El campeonato mundial de calcio pensamos que es una fantasia; pero siempre creemos que hay algo verdadero en la fantasia¹¹. » Certes, le film lui-même est « una fantasia », mais le message véhiculé n'est pas purement fantaisiste¹².

11 Voix off: « La Coppa del Mondo pensiamo che sia una fantasia; ma c'è sempre qualcosa di vero nella fantasia. »

12 L'année de la Coupe du monde 2018, au moins deux livres ont dénoncé les rapports honteux entre argent et sport (football en particulier), les spéculations, les tricheries, les exploitations, les manigances, les manipulations de scores, etc. Ce sont *Odio la Juve. Tredici ragioni per destestare il più forte*, d'un collectif de treize intervenants, publié aux éditions Meltemi (Milano), et Luca PISAPIA, *Uccidi Paul Breitner. Frammenti di un discorso sul pallone*, Roma, Alegre.

Où se déroula la Coupe du monde de football en 1942 ? En Patagonie!...



Fig. 11.



Fig. 12.



Fig. 13. Dernière image du film.